

Discours lors de la cérémonie internationale de la libération 2015¹

Transcriptions des discours, en ordre d'apparition

Wanda Nordlie (infirmière de la 139th Field Hospital)

Wanda Thoen Nordlie a servi pour 18 mois dans l'armée américaine en Europe quand les combats en Europe commençaient à terminer. Son mari, Don Nordlie, était un service Marin américain dans le Pacifique Central et a participé à quatre atterrissages de combat culminant dans la prise historique d'Iwo Jima. Je suis le neveu de Don et on m'a demandé de partager l'histoire de Wanda, dans ses propres mots.

En juin de 1944, j'ai effectué le Fairview Hospital en Minneapolis. La guerre avait continué depuis plusieurs années et j'ai voulu, sans doute, rejoindre le Corps d'Infirmier militaire. Comme tant de panneaux d'affichage avaient suggéré, « J'aimerais mieux être avec eux qu'attendre ici. » En novembre, j'ai reçu des ordres d'aller au Camp Carson, Colorado, où je devrais recevoir ma formation de base. Après 6 semaines, nous avons été envoyés au fort Riley, Kansas, pour attendre des ordres supplémentaires. Quand nos ordres sont arrivés à notre port d'embarquement, on nous a ordonné de ne dire rien à personne, que nous quittons. Personne ne nous a donné un seule indice quant à notre destination. Après une traversée rugueuse nous sommes arrivés à Le Havre. De loin il a ressemblé à une ville charmante mais quand nous l'avons approché, nous pourrions voir que c'était juste une ville de coquilles vides et des bâtiments – notre premier aperçu des ravages de guerre. Les plages ont été remplies d'énormes rouleaux de fil de fer barbelé. Les réalités de guerre se rapprochaient sur nous. Quand notre unité s'est réunie, nous avons continué dans l'Allemagne du Sud. Il n'y avait aucune façon de deviner où nous étions, quand tous les panneaux de signalisation avaient été enlevés pour empêcher les Alliés de savoir l'endroit précis. Nous n'avons jamais entendu le tir d'artillerie, mais chaque jour nous avons entendu et avons regardé les bombardiers anglais massifs voler au-dessus en route à Berlin. Nous étions maintenant dans les mois derniers de la guerre et avons voyagé dans nos camions ouverts, nous entendrions le geignement de la mouche de balles de tireurs embusqués devant. Les soldats de cavalerie de SS et les officiers nazis, souvent déguisés comme les prêtres ou d'autres civils, cachés dans la campagne comme le Contre-espionnage les ont ramassés activement. Pendant ce temps, le journal The Stars and Stripes publiaient des photographies des camps de concentration que les troupes découvraient chaque jour. Il était difficile pour nous d'imaginer une telle horreur.

Nous avons été assignés au camp de concentration à Ebensee. Ce qui était et est un beau village autrichien dans les Alpes ont aussi été la maison de beaucoup d'horreurs. Nous avons fait partie de la Troisième armée de général Patton et une de ses unités avait découvert Ebensee. Il semble impossible que de telles atrocités qu'Ebensee pourraient s'être produites parmi de tels beaux alentours. Général Patton a été horrifié et a ordonné qu'aucun infirmier dans son armée ne travaillerait jamais dans un tel endroit. Donc pour la première semaine on a permis seulement aux officiers masculins et les soldats d'entrer le camp. Ils sont revenus la nuit et ont raconté de détruire d'énormes tranchées au bulldozer pour les enterrements de masse, puisqu'il y avait des milliers de corps qui avaient été quittés pour mourir de faim quand les nazis avaient fui aux montagnes. Nous, les infirmiers, avons supplié d'être permis d'aider nos hommes surmenés aux soins des détenues. Notre capitaine avait servi dans les régions affreuses dans la jungle pacifique et avait estimé que les infirmiers pourraient le supporter aussi. Elle a supplié à général Patton. Il a été convenu que nous prendrions un tour du camp et si nous y avons survécu on nous permettrait de monter des tentes d'hôpital. Nous avons marché par les dortoirs, isolait longtemps des casernes de bois doublées avec

¹ Traduit par Thomas Pesendorfer

trois niveaux de couchettes de bois – exposent vraiment seulement des étagères avec cinq hommes à un espace de moins de 1,20 m. C'était sombre, puisqu'il y avait seulement quelques petites fenêtres dans le bâtiment entier. Comme nos yeux se sont adaptés à la lumière sombre, nous pourrions voir de grands yeux nous regarder attentivement des couchettes. Ces créatures n'ont pas semblé humaines puisque nous pourrions voir seulement des têtes rondes appuyant apparemment incorporelles dans les couchettes. Tout était silencieux quand nous avons marché doucement en bas les allées étroites. Alors une voix a crié doucement quand nous avons passé, « Diese schönen roten Lippen ! » Mon allemand de lycée pourrait le traduire en « Ces belles lèvres rouges ! » Il y avait la vie dans ces hommes enfin !

Nous avons vu les chambres à gaz dans une région de douche couverte de tuiles nette où des centaines peuvent avoir été tuées quelques semaines plus tôt ; alors le crématorium avec ses fours noircis. Tous avaient été réhabilités pour nous, mais la mort était tout autour de nous. Les morts nous ont tenus le captif en leur absence. L'odeur de mort était tout-envahissante et nous l'avons vécu dans notre esprit intérieur pour les jours. Manger était impossible mais nous avons été résolu d'y monter nos tentes d'hôpital et commencer à travailler. Il y avait eu 18.000 détenues dans un camp équipé pour tenir 10.000. Les prisonniers avaient été utilisés comme les travailleurs d'esclave pour éroder l'intérieur des montagnes environnantes. C'était près du Berchtesgaden de Hitler et il a projeté de se faire un endroit de refuge. Les prisonniers seraient marchés par la ville chaque matin pour travailler un jour de 12 heures. Certains des villageois lanceraient des pierres sur eux ; d'autres les feraient passer clandestinement la nourriture, l'eau ou la médecine au risque de leurs propres vies. Ils ont promis à toutes détenues trop faibles pour travailler une douche, un euphémisme nazi pour la chambre à gaz. Les prisonniers ont été marchés dedans, 50 à 100 à la fois. De la douche couleraient le gaz mortel qui a tué dans 5 minutes. Les corps ont été incinérés dans les fours, certains non tout à fait morts mais trop faibles pour bouger. Là les dernières gouttes de graisse quittée sur les corps ont été recueillies pour faire du savon. Nous avons entendu dire que les survivants juifs ont chéri ces savonnettes puisqu'ils ont estimé qu'il pourrait avoir fait partie d'un aimé. Depuis que seulement environ 96 corps pourraient être incinérés par jour, une grande piscine a été construite dans le centre du camp. Quand les visiteurs suisses de la Convention de Genève visiteraient, on leur a dirait que la piscine était pour les prisonniers pour apprécier. Par moments, 500 à 1.000 corps sont entrés dans la piscine, couverte avec la chaux rapide et sont partis à la mort. Souvent beaucoup de ceux étaient vivants et la tombe pourrait être vue en bougeant pendant un certain temps après.

Les prisonniers ont affirmé qu'Ebensee, avec Auschwitz, était un des pires camps. Beaucoup de prisonniers avaient été à autant que dix camps. Ils ont porté des pyjamas rayés bleu foncé et blancs allant desserrement ; en hiver, s'ils avaient de la chance, on leur a donné un pull et un pardessus sale déchiré. La plupart devait aller pieds nus, qui a provoqué beaucoup de morts en travaillant dans l'eau glaciale. Le petit-déjeuner était une grande tasse de café noir, le déjeuner était une tasse de soupe mince des épluchures de pomme de terre (la viande de la pomme de terre est allée aux hommes SS). La nuit on a donné une tranche de pain (fait de la sciure de 30 %) aux prisonniers, avec une cuillerée de viande en boîte, margarine ou confiture. Notre but comme infirmiers était de restituer une apparence d'humanité aux 3.000 internés les plus malades. Notre hôpital a été muni pour tenir 400 patients, donc nous avons été étendus très minces. Chaque infirmier était responsable d'une tente avec deux secouristes pour aider. Nous avons beaucoup de lits de camp, mais pas assez de couvertures, donc nos hommes ont quémanté la région pour les vêtements de lit et sont revenus avec de lourds sacs de couchage en papier. Ils étaient rêches, mais ont vraiment aidé à empêcher l'air de montagne froid d'entrer. Le jour nous étions prêt à admettre nos patients, j'étais à l'extérieur de ma tente et ai regardé une longue ligne d'hommes nus se mettre en rang. Les hommes étaient de purs squelettes avec la peau blanche mince tendue sur leurs os flétris. Leurs têtes ont été rasées

et chacun avait une marque pourpre sur son oreille. Chaque interné a été donné une couverture ou un sac de couchage en papier et a mené à un lit de camp. Les plus malades ont été donnés du plasma intraveineusement. En raison de leurs estomacs endommagés, on leur a donné une diète consistant des liquides, soupes etc. Chaque jour, environ 25 % de nos prisonniers sont morts. Ils pourraient mourir à cause du stimulus d'une cigarette. Certains sont morts quand ils sont partis par la porte, rempli de la joie. En manquant beaucoup de médecins et si beaucoup morts, quelqu'un pouvait prononcer une personne morte. Le corps serait placé sur des débris de bois et deux secouristes le porteraient à la morgue. Une fois, quand secouristes transportaient un cadavre à la morgue, ils ont passé des autres débris de bois pleins de pains fraîchement faits. Le mort présumé a étendu et a saisi du pain. Les secouristes sont presque mort du choc, mais a réussi heureusement à rendre le patient à son lit de camp. Il pourrait être supposé que nos patients soient profondément reconnaissants pour nos services d'hôpital, mais beaucoup se sont méfiés de nous et ont estimé que nous étions juste un autre pays qui avait commandé. Nos hommes les plus malades ont estimé que nous continuions à les priver avec la diète d'une soupe thérapeutique semblant pas plus que les nazis les avaient nourris. Seulement les patients qui étaient en haut et libres de partir ont réalisé qu'ils avaient été libérés. Il y avait un garçon du camp qui était très petit pour son âge, mais pas du tout sous-alimenté. C'est arrivé que quelquefois un enfant serait aimé comme une mascotte et ce que peu de nourriture que les prisonniers avaient serait partagée avec cet enfant. Le garçon a semblé d'avoir l'âge d'huit ans, mais a dit qu'il avait onze ans. Il pourrait parler chaque langue représentée dans ce camp assez bien pour nous aider à communiquer avec les patients. Avec mes deux ans d'Allemand de lycée et une version de charades, je pourrais me faire comprendre d'habitude. L'allemand était la langue commune dans le camp, évidemment, c'est pourquoi presque tous les internés en savaient des connaissances superficielles. Les hommes étaient de l'Allemagne, la France, la Pologne, la Norvège, l'Italie et la Russie et sûrement d'autres inconnus à moi puisque beaucoup de patients ne nous diraient rien. Tous les six millions de Juifs dits et 7 millions d'autres, 13 millions en tout.

On a ordonné aux Autrichiens locaux d'aider avec la nourriture et les réserves. Beaucoup ont fait des tâches serviles du camp. On a ordonné aux Autrichiens de donner un enterrement décent à chacun des milliers de corps qui avaient été empilés comme bois de chauffage autour du camp. Ils l'ont fait et il y avait beaucoup de croix chrétiennes parmi les étoiles juives. Comme nos patients ont gagné le poids et l'énergie, les renvoyer à leurs pays natales était le plus grand problème. Un jour un officier russe de forte carrure est entré dans ma tente et a saisi mon livre des dossiers de patients, en vérifiant leurs nationalités et pays d'origine. Il a montré de nombreux noms : « Ruski, ils viennent avec moi ! » La première animation réelle est venue de ces patients ; ils ont verrouillé en haut sur leurs lits de camp. Comme l'officier a appelé leurs noms, chacun a répondu au même : "No Ruski, no Ruski !" Leurs yeux m'ont supplié. Quand j'ai nié les hommes au Russe il a fait une demande, il a sauté en l'air, au visage pourpre, puisque ses médailles ont résonné sur sa poitrine. Il l'a crié qu'il avait un grade supérieur, mais j'ai tenu ma terre. J'ai saisi mon livre des records et lui ai dit qu'il ne pouvait pas avoir un grade plus supérieur sur ma salle d'hôpital ! À ma stupéfaction le Russe a tourné ses talons et est parti. Mes patients et moi étions fiers tous les deux de moi ce jour-là, mais ils ne pouvaient pas voir comment je tremblais ! Je regrette que je ne puisse pas dire les histoires des patients, mais la barrière de langue a rendu impossible de les entendre. Quelques-uns pourraient parler anglais et m'ont raconté leurs expériences. Notre présence à Ebensee a commencé juste les jours après que les Américains sont venus. Nous sommes restés à Ebensee depuis six semaines. Quand nous avons finalement le temps libre pour filmer le camp, c'était devenu presque normal. Nos patients avaient gagné chacun au moins 4 kilos et n'ont pas semblé tout à fait mal nourris. Ils nous ont confié enfin. La guerre était finie vraiment et ils étaient libres de revenir à leurs maisons à tous les coins de l'Europe, à leurs maisons et familles ; et met fin ainsi à l'histoire du 139th l'Hôpital d'Évacuation et son rôle à Ebensee. De la part de ma

tante, oncle, les survivants et toutes ces vies qui ont été perdues, je veux dire merci pour permettre à ma tante de voir Ebensee aujourd'hui dans sa beauté et partager son histoire que, comme l'holocauste, nous ne devrions jamais oublier.

Zvi Shmidmaier et Shimon Shahar (survivant avec son fils, Israël)

Je m'appelle Shimon Shahar et j'aimerais dire quelques mots concernant mon père, qui est debout à côté de moi. C'est incroyable pour lui, qu'il est ici aujourd'hui, 71 années après sa première arrivée à Ebensee. C'est très difficile d'imaginer, qu'il a survécu presque une année dans ce lieu terrible. Il était détenu numéro 72580. Étant juif Hongrois, il était déporté du village Telciu en mai 1944 à Auschwitz-Birkenau avec ses parents et ses frères et sœurs. Il a survécu la sélection de la SS et était envoyé à Mauthausen avec son frère Berci. Après quelques jours, il était transféré à Ebensee, où il a passé douze mois comme détenu de travail dans les galeries. Ici il a souffert de la faim, et était frappé et violé par les nazis. Son frère Berci a pris soin de lui en ce temps. Son frère Berci a été assassiné par un nazi juste deux mois avant la libération du camp par l'armée américaine. Nous sentons une gratitude profonde vers le peuple des États-Unis. Après la libération, mon père a trouvé une de ses sœurs, mais le reste de sa famille, ses parents et les autres frères et sœurs, ont été assassinés à Auschwitz.

Après la guerre, il déménageait en Israël, l'État juif, et là-bas il a fondé une famille. Ses arrières petits-enfants sont sa victoire contre le régime des nazis. Mes remerciements s'adressent à l'équipe du musée de l'histoire contemporaine, pour organiser cette cérémonie et préserver ce lieu comme mémorial pour les générations futures. Nous ne devons pas nous laisser tromper par le fait, que tout cela est du passé. Aujourd'hui, on peut observer la croissance de l'antisémitisme dans toute l'Europe. Il faut que nous soyons absolument sûrs, que nous avons tiré la leçon de nos erreurs. Merci.

Silvia Dinhof Cueto (fille du survivant Victor Cueto)

Je suis la fille d'un des plus de 7.000 Espagnols républicains, qui ont été déportés au camp de concentration de Mauthausen et à ses camps annexes, après leur combat contre le fascisme de Franco et leur fuite vers la France. Mon intention n'est pas de vous présenter des faits historiques de la guerre civile espagnole de 1936 à 1939 ou des terribles expériences des réfugiés dans les camps en France. Par contre, je voudrais faire l'honneur à tous les Espagnols républicains : à ceux qui ont donné leur vie dans cet enfer des camps de concentration et à tous ceux, qui ont eu la chance de survivre. Je dédie mes mots au petit groupe de personnes, qui sont restées en Autriche et surtout à mon père Victor Cueto Espina, qui a vécu tout près d'ici dans un petit village jusqu'à sa mort en 1990. Mon discours est basé sur des termes, des mémoires et des questions, qui me paraissent importants pour sa vie dans le camp de Mauthausen et après Mauthausen:

- un numéro, 3438, auquel mon père était réduit dès qu'il est arrivé à Mauthausen en été 1940 et qu'il gardait jusqu'à la libération à Ebensee en mai 1945
- le triangle bleu ; quant à ce sujet je voudrais citer un texte que Lisa Palli, étudiante de l'université de Graz a utilisé pour l'exposition « Nacht und Nebel, Spanier in Mauthausen » :

Les prisonniers Espagnols ont porté le triangle bleu des apatrides (officiellement « émigrants ») avec un S cousu pour « Spanier » (espagnol). L'origine de ce marquage contradictoire est une rencontre en 1940 du ministre des affaires étrangères espagnol, Ramón Serrano Suner, avec son homologue allemand, Joachim von Ribbentrop. Dans cette rencontre Serrano Suner a expliqué, qu'il ne voyait plus les Espagnols qui se sont enfouis comme citoyens de l'Espagne. Ils ne devraient plus retourner en Es-

pagne et le gouvernement ne continuerait pas de prendre soin d'eux. Par ça ils ont définitivement perdu leur citoyenneté et en même temps leur statut de prisonnier de guerre. Comme ils étaient les ennemis de Franco, ils devenaient ainsi des ennemis d'Hitler. Même qu'ils étaient apatride, le « S » les marquait comme ennemi politique et comme « Rotspanier » (« espagnol rouge ») en même temps.

Jusqu'à 1955, c'est-à-dire après ma naissance, mon père était apatride.

La vie dans le camp

Quand mon père est arrivé à Mauthausen, il exigeait un interprète avant de signer quelque chose qu'il ne comprenait pas. Mais on l'a pendu, les mains ligotées par derrière jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Ensuite il a signé. Il a cessé de s'occuper *des sujets de la langue. La chance de pouvoir échapper* des travaux dans la carrière de pierres et de « l'escalier de la mort ». Un des sbires le plus méchant l'a choisi avec deux ou trois autres prisonniers pour le travail dans l'installation jardinière. Avoir l'opportunité de pouvoir manger n'importe quelles plantes, pouvait sauver la vie. *Les humiliations.* En 1942, en état très faible, il s'est porté volontaire pour un match de boxe contre un autre détenu beaucoup plus fort que lui, pour gagner un peu de nourriture comme « prix ». Il pouvait se sauver seulement par mordre et gratter. Et tout ça pour la joie de la SS. *Le désespoir*, qui était si grand une fois, qu'il était déterminé de se lancer dans la clôture électrique. *La décision solidaire* des détenus de ne pas aller aux galeries d'Ebensee, parce qu'ils avaient appris que la SS planifiait de faire sauter les entrées juste avant la libération.

La vie en Autriche après Mauthausen

Qu'est-ce qu'étaient les raisons pour rester en Autriche ?

- Leur conviction et espoir que Franco pourrait être renversé bientôt pour pouvoir retourner dans leur pays natal.
- Les terribles souvenirs à leur temps en France.
- Le fait d'avoir trouvé une femme bien-aimée et un travail.
- Et, dans le cas de mon père, une maladie, la tuberculose.

Pourquoi pas de haine, aucune rancune ? Un événement, qui m'a particulièrement impressionné dans ma jeunesse, donne peut-être une réponse. En 1973 Simon Wiesenthal a engagé un procès contre Johann Gogl, gardien à Mauthausen et à Ebensee. Mon père aussi était entendu comme témoin. Un jour, Gogl est apparu chez nous pour voir si mon père le reconnaissait. Quand il s'est rendu compte qui était ce visiteur, il lui a montré la porte. À ma question, pourquoi il ne lui a pas au moins donné une gifle, il a répondu : « Si je le fais, je suis comme lui, et je ne voudrais pas être comme ça. »

Le groupe des personnes qui vivaient en Autriche, même si ce n'était pas toujours facile, unit un lien très fort : celui de l'amitié et le seul symbole qu'est resté de leur identité : le drapeau républicain. Le fait de respecter ce symbole ainsi que la mémoire aux souffrances de ces hommes et l'OUBLIER JAMAIS est et restera toujours notre obligation morale.

Mag.^a Johanna Mikl-Leitner (ministre des affaires intérieures)

Mesdames, Messieurs!

2015 est une année particulière. Il y a 70 ans, que la guerre s'est terminée. Beaucoup trop de gens ne pouvaient pas voir ce jour de la libération du fascisme. Le 6 mai de cette année est le 70ème anniversaire de la

libération du camp de concentration d'Ebensee. Les soldats d'US Army en libéraient comme l'un des derniers camps de concentration et offraient de nouveau la liberté aux prisonniers survivant. Du novembre 1943 au mai 1945 plus de 8,200 détenus (de 27,000 en somme) ont devenu victime de la politique de destruction des Nazis. Aujourd'hui nous nous trouvons ici, regardent autour de nous et nous ne pouvons pas comprendre que ce paysage était un lieu du meurtre de masses systématique. L'existence des prisonniers était caractérisée par l'exploitation corporelle, humiliation sadique et la peur de la destruction. Les national-socialiste les transportaient par ici avec un objectif concret : l'exploitation pour l'industrie d'armement, en particulier la construction des galeries, jusqu'à la destruction par le dur travail corporel. Le 6 mai 1945 plus de 16.000 des internés ici voyaient le jour de la libération par des soldats d'US Army. Une vue poignante se leur est présenté. Partout se trouvaient des cadavres des morts de faim et on trouvait des milliers gens sous-alimentés : Ces gens pouvaient et voulaient témoigner la terreur nationale socialiste et ne l'oublier jamais.

70 ans plus tard, je me pose la question : Qu'est-ce que la commémoration signifie exactement pour nous ? La commémoration dit en premier lieu de ne pas oublier ceux, qui s'engagent comme témoins de temps infatigablement contre le fait d'oublier. Ils prennent les voyages de tout le monde sur eux-mêmes. Ils paressent uni contre le fait d'oublier. Aussi aujourd'hui, quelques-uns de ces témoins de temps sont présents. Ils retournent de nouveau à un lieu qui voulait les voler leur dignité humaine et leur vie. Ainsi aussi Andrew Sternberg, née en 1929, qui vit aujourd'hui dans Cleveland. Il était né en Hongrie (Pötrete) et était déporté avec sa famille à Auschwitz, Mauthausen, Melk et Ebensee. Quand le camp était libéré, il avait 16 ans. Aujourd'hui, il rencontre l'Américaine Wanda Nordlie. En étant membre du 139th Field Hospital elle arrivait à Ebensee avec 40 médecins, 40 infirmières et 200 volontaires juste une semaine après la libération. Comme infirmière de 20 ans, elle était responsable de prendre soin de plus de 60 personnes dans la tente assigné à elle. Là elle les soignait, jusqu'à ce qu'ils étaient assez fort de quitter. Aujourd'hui, il est la première fois que Wanda Nordlie revient à Ebensee.

Chère Madame Nordlie, sans tenir compte de vous-même vous aviez beaucoup de vies dans vos mains et vous avez su comment le protéger. Richard McDonald vous a consacré un chapitre dans son livre concernant le camp d'Ebensee. Grâce à ce livre, Andrew Sternberg apprenait aussi de vous et se souvenait de vous. Monsieur Sternberg, depuis beaucoup d'années vous prenez soin que personne n'oublie jamais ce qu'étaient les horreurs du camp d'Ebensee. Des gens comme vous étaient et sont l'élément de liaison entre le passé et le présent, entre Hier et Aujourd'hui, entre le fait d'oublier et rappeler et – entre les cultures.

Pour cette raison, ce lieu nous lie l'un avec l'autre – aussi dans la lutte infatigable contre l'ignorance, intolérance et la xénophobie. 70 ans de libération signifient 70 ans de paix et je remercie tous qui contribuent sa partie à tenir la fin de la guerre, la libération du fascisme, les mécanismes de la domination national-socialiste et les effets de l'holocauste dans tous ses aspects dans le souvenir. Je remercie tous qui saisissent ce sujet en servant de médiateur ou dans son environnement personnel. Je remercie chaque personne qui en parle, y réfléchit fort, écrit à ce sujet, informe de cela et ne se tait pas. Mesdames et messieurs, c'est notre obligation de rendre honneur et apprécier à l'héritage des survivants, s'ils ne sont plus un jour.

Des lieux comme celui-ci prennent en charge cet héritage des survivants, car finalement, nous devons dire merci aux témoins de temps pour y construire un pont entre le passé et le présent. C'est pourquoi, il est notre devoir de continuer leur effort autour du fait de rappeler au passé qui est en même temps aussi un effort autour de l'éclaircissement et autour de l'entremise des valeurs principales de la démocratie. Pour cette raison, ce lieu est tout à fait important pour nous, la génération suivant. Il est le mémorial pour nous tous de ne quitter jamais le chemin de la liberté démocratique. On devrait faire tout dans notre pouvoir

pour tenir cette promesse d'oublier jamais en matière. Comme ministre responsable de ces lieux, il est à moi une grande demande d'encourager toutes les commémorations.

Seulement ceux qui sont conscient réellement de la grande valeur de la paix et la liberté, peut répondre avec la force contre ces mécanismes qui menacent la paix. C'est pourquoi, je suis à la ferme conviction que Ici et Maintenant sont décisifs. Aussi qu'ils sont présents ici et maintenant, ici et maintenant se souviennent, ici et maintenant montrant courage civil, Ici et Maintenant notre avenir est déterminé, ainsi que l'avenir des générations suivant. C'est pourquoi, nous avons besoin des témoins de temps non seulement comme alliés dans notre intention constante du renouvellement et éclaircissement, mais encore pour nous montrer la grande valeur de la paix aujourd'hui et pour toujours. Donc nous les écoutons très exactement tant que ses voix retentissent ici et résonnent pour toujours. Je m'incline dans l'affliction et commémoration aux victimes défuntes ici.

Discours commémoratif de Michael Köhlmeier (écrivain autrichien)

Elfriede Frischmann est née le 10 novembre 1933. Jusqu'à l'âge de six ans, elle vivait avec ses parents Geza et Ella Frischmann à St. Pölten, Franziskanergasse. Peu après la famille a déménagé à Vienne, dans la Dorotheergasse, numéro 6/13 dans le premier arrondissement. Le 26 janvier 1942 Elfriede et ses parents sont déportés à Riga, où ils sont assassinés peu après leur arrivée. Elfriede Frischmann a vécu durant neuf années seulement. Je ne sais guère plus de cet enfant. Quant à ses parents, je ne connais que leurs noms. Elfriede est de 17 ans plus jeune que ma mère, et de onze ans plus jeune que mon père. Mon père avait 62 ans quand il est mort, ma mère en avait 72. Ils n'avaient pas une vie très aventureuse, mais une bonne vie. Ils pouvaient regarder comment des espoirs ont été réalisés, et comment des illusions se sont évanouies. Si on pouvait mesurer leurs rires et leurs pleurs, on pourrait en remplir des semaines, peut-être même des mois. Ils avaient le temps pour être étonnés par une telle quantité de choses, et pouvaient transmettre leurs étonnements à ma sœur et à moi. Ils avaient assez de temps pour faire du mal, et assez de temps pour s'en excuser. Ils avaient assez d'opportunités pour faire du bien et ils en avaient bien profité. Elfriede Frischmann a vécu seulement pendant neuf brèves années. Et tout ce que je sais d'elle est dit en sept lignes. Quand une personne est morte, un monde entier est mort. Et s'il n'y a aucune personne qui se souvient de cette personne, c'est comme la personne serait morte une deuxième fois.

Il y a une photo d'Elfriede Frischmann, une seule photo. La fillette me regarde dans les yeux. Je pense qu'elle n'a que quatre ans. La jeune Elfriede ne sait pas que cette photo est prise d'elle. Peut-être son père où sa mère lui a dit : « Et maintenant Elfriede, ne bouge plus, regarde-moi et ne bouge plus. » Sa bouche est un peu ouverte, elle est étonnée, curieuse et aimerait obéir. Elle a un visage rond. Au front une coupe de cheveux avec une frange. Elle porte une robe sans manches avec un motif à fleurs. La photo a été probablement prise en été. Ses mains rondettes sont croisées devant sa poitrine. Ensuite la mère ou le père dit : « Tu l'as bien fait, Elfriede, tu l'as très bien fait ». Et elle court vers eux et rit et ricane, parce que son père la chatouille le dos. Après un certain temps la mère ou le père va chercher la photo chez le photographe et la montre à leur fillette. « C'est toi, regarde Elfriede. » Et la fillette hoche la tête. Elle ne connaît pas son apparence bien sûr. Ça ne l'intéresse pas du tout, n'est-ce pas ? Le Talmud ainsi que le Coran nous disent : « Celui qui assassine un homme, devrait avoir la sensation d'avoir assassiné le monde entier. Celui qui a sauvé un homme, devrait avoir la sensation d'avoir sauvé le monde entier. »

Après le 20^{ème} siècle, aucune définition du mal nous est restée et moins que jamais un personnage archétypal du mal. Méphisto a perdu sa peur aussi bien que les monstres dans les cathédrales médiévales. Il ne nous est pas resté une vision inquiétante, à laquelle nous pourrions faire face en tant que l'écœurant carac-

tère repoussant, quelque chose d'étrange, qui a une apparence différente que la nôtre. Même les effrayants extraterrestres de Hollywood n'étaient pas en mesure de nous faire effrayer véritablement, pourtant ils avaient été créés pour apaiser l'horreur avec la peur. Nous sommes sans termes, depuis nous ne pouvons plus séparer le mal de ce que nous voyons quand nous regardons le miroir. Dans le visage d'Adolf Eichmann on ne voit qu'innocence, rien qu'une innocence ennuyeuse et dépourvue d'humour. Maintenant nous le savons : Le mal est banal, comme Hannah Arendt a écrit. Mais cette connaissance ne nous a pas effrayés aussi fort que la conscience, que nous l'avions déjà su. Les diables que nous avons créés servent en effet à nous calmer et nous distraire. Nous ne voulions pas nous regarder, en réalité nous n'avons jamais fait confiance en notre gentille œillade. Nous voulions nous distraire de nous-mêmes. C'est la raison pour laquelle nous avons inventé le diable. Même le message de la nouvelle de Dr. Jekyll et M. Hyde (Robert Louis Stevenson), que nous portons le mal à notre intérieur, ne peut plus nous calmer, depuis que nous savons que nous ne le portons pas seulement à l'intérieur, mais nous sommes le mal en soi. Les diables que nous rencontrons dans la littérature, dans les contes et les légendes, ces monstres, ils auraient la même peur de nous que nous avions d'eux autrefois.

C'étaient mes pensées pour une longue période de temps, après que mon père m'avait offert le livre « Étoile Jaune ». Pour la première fois j'ai vu des photos de la Shoah. J'avais 15 ans. Les images des dépôts des corps qui ont été poussés à l'aide de bulldozers dans des fosses communes, je ne voulais pas les regarder, je ne l'endurais pas. Et les photos des survivants, décharnés et déformés monstrueusement, je ne voulais pas les regarder non plus, je ne l'endurais pas non plus. Ils étaient des héros, par la seule raison qu'ils étaient des victimes. J'ai pensé que c'était l'apparence des héros de notre temps. De moi-même j'ai su, que je n'étais pas un héros. Je ne pouvais pas m'identifier avec les victimes. Leur souffrance était trop grande pour moi. Alors j'ai cherché dans les visages des coupables, des gardiens et gardiennes du camp, dans le visage de Rudolf Höss, qui a l'air concentré en écoutant par casque son procès, dans le visage d'Heinrich Himmler. Mais quoi cherchais-je ? C'étaient des visages aigris, des visages hargneux, des visages méchants et c'étaient des visages inoffensifs. Rien dans ces visages ne révélait une atrocité. J'ai su, si j'étais pleine d'amertume, si j'avais des pensées hargneuses, si j'étais fâché à quelqu'un, mon expression ne changerait pas du tout. J'ai conclu, que la monstruosité, ces choses sans pareil n'ont laissé aucune trace dans les visages de ces hommes méchants. Mais pourquoi ? Dorian Gray (dans le roman du même titre d'Oscar Wilde) a gardé son visage impeccable, bien que son portrait peint montre tous les signes du mal qu'il fait dans sa vie. Et le mal qu'il fait est minime, insignifiant en comparaison au mal de la Shoah. J'ai étudié les histoires des coupables, j'ai lu tout ce qu'ils ont écrit, j'ai écouté leurs mots pendant les interrogations. J'ai lu les enregistrements sur bande magnétique, des interrogations d'Eichmann. Je n'y ai rien trouvé.

Et ensuite j'ai cessé de m'occuper des coupables. Un personnage d'un roman, curieusement d'un roman dont je suis l'auteur moi-même, m'a montré du doigt et a dit : « Ce que tu fais n'est rien qu'un culte célébrant des héros noirs. Pourquoi tu leur donnes l'honneur de faire un compte rendu de leur histoire, d'imaginer leurs motives, leur pensées, leurs possibilités ? Pourquoi te demandes-tu quelle carrière ils auraient pu avoir, s'ils n'étaient pas devenus ce qu'ils sont devenus ? » J'avais honte. J'avais posé les mêmes questions que des milliers d'autres personnes dans le cours du temps. D'où vient le mal ? Qu'est-ce qu'est le mal ? Et je n'avais rien trouvé. Mais voudrais-je trouver quoi ? Que je ne pouvais jamais devenir un homme comme ceux-là ? Aurais-je changé ma vie grâce à cette réponse ? Non, je ne voudrais absolument pas fonder un culte autour de ces héros noirs, jamais ! L'écrivain s' imagine quelque chose. Tous les gens le font plus ou moins. L'écrivain le fait par écrit, pour que cela puisse se répandre dans le monde entier, et il le fait professionnellement. C'est sa profession, et c'est sa vocation.

Elfriede Frischmann avait neuf ans quand elle est morte. Il y aurait eu une petite fête pour son dixième anniversaire peut-être, elle aurait invité une camarade de classe peut-être, qui avait déménagé récemment de la campagne à la ville. « Invite-la », aurait dit sa mère ou son père peut-être, « Elle n'a pas une amie, et tu as dit toi-même qu'elle est gentille ». Et ensuite cette fille de la campagne, qui ne devrait pas avoir peur de rien, parce qu'elle vit dans le monde que l'écrivain s'est imaginé, a emporté un gâteau, que sa mère avait fait, parce qu'elle voulait, que sa fille trouve une amie. Toujours on se redoute. On a toujours peur de quelque chose. Et même un narrateur ne peut pas exiler toute la peur de ses contes. Mais à l'occasion du dixième anniversaire d'Elfriede on peut trouver une bande d'enfants autour de la table dans le Dorotheergasse 6/13 dans le premier arrondissement de Vienne. Le gâteau est coupé et partagé, et aucun de ces enfants n'a, à ce moment, une raison de craindre la mort. Et non plus à l'instant suivant. Ou à l'instant après le suivant. Ou après l'instant qui suit. Et si le narrateur avait le pouvoir de faire de la magie, il couple-rerait un moment à l'autre, jusqu'à ce que 73 années auraient découlées et les histoires et l'histoire elle-même seraient arrivées au jour que nous partageons aujourd'hui.

Elfriede Frischmann serait devenue une femme âgée, qui serait assise parmi nous maintenant, qui pourrait parler de toutes ses expériences, de ses espérances et illusions, des choses mauvaises qu'elle a faites et des bonnes choses qu'elle a faites pour récompenser, et des occasions de faire du bien qu'elle a saisies. Si on pouvait mesurer ses rires et ses pleurs, on pourrait remplir des semaines, peut-être même des mois. Et peut-être il n'importait absolument pas si elle riait plus ou si elle pleurait plus, parce que tous les deux font partie de la vie. Et il serait si confortable et sage, si on était autorisé de vraiment prononcer ce truisme après une telle période de temps, dans laquelle aucune violence ne pouvait nuire cet individu.

Andrew Sternberg (survivant, États-Unis)

Je suis Andrew Sternberg. J'ai 85 ans. Je suis un homme parmi beaucoup d'hommes et femmes qui ont été incarcéré. J'étais un enfant. J'ai eu une vie pendant que millions d'autres sont mort. J'ai une histoire personnelle. D'autres ont été proscrit leurs vies et leurs histoires. Je vous parlerai de mon expérience ce que j'ai gagné lors de mon séjour dans quatre camps. Je vous parlerai de mes sentiments concernant mon terme en camp et concernant ma libération.

Hongrie

En 1994 j'étais un garçon de 14 ans en Nagykanizsa, Hongrie. J'aurais devenu un homme de 85 ans en Hongrie. Aujourd'hui je suis Américain. En 1944 j'étais un élève. Je jouais au foot. Ma famille était forte et indépendante. Je me suis réjoui aux opportunités de ma vie. Les proclamations dans ma ville ont terrorisé ma famille et ont déconcerté moi-même. J'étais encerclé dans une cour et j'étais transporté dans un ghetto. Toute ma famille a été déportée à Auschwitz, et ils n'y sortaient plus.

Auschwitz

La mémoire la plus profonde d'Auschwitz en 1944 est, que tout le monde a su immédiatement sa devise : « Vous êtes entrés par la porte, vous sortirez par la cheminée. » Tout le monde connaissait cette devise dès qu'on a entré Auschwitz. Il ne faut pas dire plus d'Auschwitz.

Mauthausen

J'ai été transporté à Mauthausen. J'ai reçu numéro 68840. J'ai appris que Mauthausen était un « camp maternel » en Autriche. C'est plus que brutal qu'on se réfère à ce camp avec le mot « maternel ».

Voici ma mémoire le plus touchant de Mauthausen. J'ai rencontré un homme avec le numéro 14. Il m'a dit que, dans ses premiers jours, 100 détenus sont partis pour travailler dans la carrière de pierres, mais seulement 17 ou 18 ont retourné. Le chemin a été appelé « Todsteiger » – la rue mortelle. Il m'a aussi dit que, dans mes jours, c'était beaucoup plus « mieux », parce que presque 70 ou 80 retournent quand 100 sortent le matin. Dire que c'était « mieux » révèle la perversité de Mauthausen. 80,000 y sont morts.

Melk

J'ai été transporté à Melk le 3 juin 1944. Ce temps-là le nombre de détenus s'élevait à 2,000 personnes. Le 5 juin 1944 j'ai commencé de travailler dans les galeries. Nous avons eu connaissance de jour J – le 6 juin 1944. Le camp a été bombardé par les alliés en juin 1944 – plusieurs ont essayé d'échapper, mais ils ont été capturés le même jour. Ils nous ont forcés de regarder leur exécution. À Melk j'ai perdu mon meilleur ami de mon âge, Lazlo Lipkovich – un garçon du nord de la Hongrie – malheureusement il est mort dans le bombardement. J'ai perdu un autre ami, le cousin de Lazlo, Leftkovich – il est tombé dans un collapse des galeries. Le fait qu'il est tombé m'a sauvé la vie. J'étais seul. Froid. Pluie. La nutrition par jour était rare. Le mort par inanition était partout autour de nous. J'étais en vie.

Vers la fin de juillet 1944 la population s'est augmentée aux 9,000 détenus – travailleurs dans les galeries. La mortalité par jour s'est augmentée aussi, évidemment. Un crématoire a été construit à Melk en septembre 1944. Le nombre des corps, qui les Nazis était prêt de transporter au crématoire de Mauthausen a été dépassé. Le réveillon de Noël en 1944 deux français ont essayé d'échapper par un collecteur. Ils ont été capturés par le SS et retournaient. Les Nazis ont célébré le réveillon de Noël par forcer les détenus de pousser une charrette avec les français. Nous devions chanter « Ich bin wieder da. » Je suis là de nouveau. C'est un exemple de leurs terreurs le réveillon de Noël. Tout le monde était faible, froid et avait faim. En février 1945 j'ai tenté de commercer une cigarette avec un soldat de la Wehrmacht, espérant de recevoir une petite tranche de « Brot ». J'ai touché son manteau, chuchoté et hoché la tête que j'avais une cigarette sèche. Il aurait pouvoir m'exécuter sur le coup. Il a été entraîné d'assassiner. J'ai risqué ma vie par toucher ou seulement parler avec ce garde. Plus tard, dans un wagon qui nous transportait au camp le soir – dans l'obscurité – il m'a donné une croûte minuscule de « Brot », une croûte sèche et dure. Il y avait un peu d'humanité là-bas ? J'ai senti une petite affirmation d'humanité. Jusqu'à ce jour je ne doute pas que cette croûte sèche a fait sa partie à sauver ma vie. Je ne le doute même pas maintenant.

Une cigarette sèche pour une croûte de « Brot ». En osant d'adresser la parole à un soldat de la Wehrmacht j'ai risqué ma vie. Par chance et un peu d'humanité j'ai pu conserver ma vie un autre jour. Un soldat a estimé une cigarette pour peu de moments de plaisir. J'ai estimé ma vie et l'espoir de pouvoir vivre ma vie. Il n'y a pas une balance entre cigarette et croûte dans les échelles. Les philosophes essaient d'expliquer la valeur de la vie. Nous, les survivants, en connaissons la valeur. À Melk la balance dans les échelles n'estimait pas la vie, à l'exception des cœurs des détenus et survivants. Après la guerre nous avons appris que 4,800 prisonniers ont trouvé leur mort à Melk.

Ebensee

Entre le 9 et le 14 avril 1945 Melk a été évacué. Quelques-uns ont été transportés par péniche, quelques-uns ont été transportés par chemin de fer, comme moi. Quel beau paysage. Un tel beau paysage que j'ai pensé que personne ne nous y chercherait jamais. La beauté d'Ebensee – encore une fois, quelle ironie et quelle perversité. Être caché pour l'éternité par la beauté d'Ebensee était ma plus grande peur.

Le 4 mai 1945 on pouvait voir des flammes et vapeur partout autour des baraques de la SS. Les documents ont été brûlés. Pour une combine perverse finale le 5 mai 1945, le commandant du camp, Ganz, nous a appelés sur la place d'appel. Il a annoncé que les Américains viendront et il nous a ordonnés d'aller aux galeries. Il nous a dit que ce soit pour notre propre sécurité, pour que nous ne nous trouvions pas entre les deux feux. « Pour votre sécurité et protection », il a dit. Tous les 18,000 détenus ont répondu avec un « Non » très fort et unanimement. Nous nous sommes refusé de mourir comme prisonniers dans une combine finale, dans une galerie dont l'entrée était préparée avec les explosifs.

Libération

Libération a eu lieu le 6 mai 1945. Je remercie à l'armée des États-Unis pour ma libération personnelle. Les survivants de notre camp venaient de tous lieux du monde. Nous remercions aux libérateurs alliés, les Américains, Britanniques, l'Armée Rouge, Polonais, Français, Belges, Norvégiens, et toutes les forces de résistance du monde libre.

Merci à l'armée des États-Unis, 80th division Evacuation Forces. Merci aux gens d'Autriche, le gouvernement autrichienne et les organisateurs à Ebensee, pour si beaucoup d'années de reconnaissance de la libération. Merci à ma famille et mes amis. Merci à ceux, qui ont survécu avec moi.

J'ai retourné en Hongrie, j'ai fait un apprentissage dans un métier manuel, déménagé à Budapest et en 1956 aux États-Unis avec mon fils Sandor. Pour moi, la valeur de la vie est d'avoir le droit et l'opportunité d'avoir la liberté et l'amour – avec ma famille et la chaleur du soleil le matin et un sommeil pacifique le nuit sous la lumière de la lune. La valeur de ma vie est la vie soi-même.